

## Les clichés mis K.-O.

Pierre Hébert et Helen Faradji

Numéro 137, juin–juillet 2008

Sport et cinéma : jeu de puissance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, P. & Faradji, H. (2008). Compte rendu de [Les clichés mis K.-O.] 24 images, (137), 20–20.

**FAT CITY**

de John Huston (1972)

*Fat City* de John Huston m'apparaît tout à fait singulier. On n'y trouve aucun des ingrédients habituels du genre «film de boxe», ni l'héroïsme du protagoniste et sa marche programmée vers la victoire, ni la montée du suspense vers le combat final. Il n'y a d'ailleurs pas de véritable combat final qui résoudrait dramatiquement un conflit minutieusement figolé. La narration est constituée de segments séparés par des sauts temporels qui annihilent toute continuité dans les rapports entre les personnages (entre Tully, le « héros », Earny, son jeune protégé et Oma, la liaison fugitive de Tully). Le film est finalement constitué d'une série d'instantanés qui décrivent, au-delà des péripéties, l'échec, la médiocrité, la solitude et l'effort de survie de tout un milieu social.

La dernière réplique du film, «Talk to me», et le silence qui suit, est le véritable climax de ce suspense inexistant. Quelques semaines après sa victoire par «knock-out technique» contre un boxeur mexicain, victoire dont il ne se rend même pas compte tellement il est exténué, Tully rencontre par hasard Earny qui, visiblement, ne tient pas à lui parler. Déjà ivre, il lui propose de prendre un verre avec lui, ce que Earny décline. Ils vont tout de même prendre un café dans un boui-boui paumé. Après qu'ils se soient demandé si le vieux serveur asiatique avait déjà été jeune, Earny dit qu'il doit s'en aller. Tully lui demande de rester encore un peu puis, se prenant la tête entre les mains, il demande «Talk to me». Après un court moment de silence qui paraît interminable, ils se lèvent tous les deux et s'en vont.

J'ai revu le film récemment, après plus de vingt ans. Quelques séquences que j'avais en mémoire m'ont encore fortement frappé. Il y a la scène où le boxeur mexicain, après le combat et la défaite, quitte seul l'aréna dans la pénombre, avec son sac à la main, comme Tully avait dû le faire au Honduras quelques années plus tôt. Il y a celle où le concubin noir d'Oma, tout juste sorti de prison, dit à Tully venu chercher ses pauvres affaires dans une boîte de carton : «You have nothing to do here, I pay the rent.» Mais surtout, j'ai rarement vu quelque chose de plus éloquent que la séquence finale, la seule dont je me souvenais avec précision.

J'adore les films qui se résolvent ainsi dans une finale inattendue qui remet en question tout ce qui précède, anéantit toute progression dramatique classique et fait obliquer le sens du film. Bresson était expert là-dedans (notamment dans *Pickpocket* et *Le diable probablement...*), Tarkovski aussi. Cette construction paradoxale, soutenue par une mise en scène rèche et directe, par le choc entre le clair-obscur et le plein soleil, donne au film une profondeur qui va au-delà de l'anecdote et fait de la boxe une métaphore. Huston commente *Fat City* ainsi : «... les gagnants ne gagnent rien, de toute façon. En ce qui concerne le boxeur, les cartes sont contre lui. Ça ne peut pas bien se terminer. À l'inverse du joueur qui ne mise que son argent, le boxeur se mise lui-même et s'expose à des coups durs. En principe, c'est un homme entièrement dévoué. Il donne à sa profession plus que presque tous les autres «artistes» que je connaisse. Et les chances de succès sont minimes.»<sup>1</sup>

Voilà un sombre jugement sur le destin des hommes. – Pierre Hébert

1. Extrait d'un entretien provenant de l'INA.

**GIRLFIIGHT** de Karyn Kusama (2000)

En 2000, lorsque *Girlfight* a déboulé sur nos écrans avec sa sobriété nerveuse, les plumes s'emparèrent bien vite de cette comparaison : voilà enfin le pendant féminin de *Rocky*. Le destin de Diana, jeune fille latino-américaine de Brooklyn, sauvage et butée, s'entichant de boxe pour échapper à son quotidien pesant, évoque en effet le parcours de Rocky Balboa, immigré italien à qui ce sport allait offrir le rêve américain sur un plateau d'argent.

Ce premier film de la réalisatrice Karyn Kusama dépeint la boxe comme une échappatoire. C'est hors du ghetto, hors de la violence quotidienne que se trouve le salut. Et la voie d'accès à ces possibles, c'est la boxe. Le corps souffre, mais l'esprit, lui, se libère. Bien que jamais spectaculaire, *Girlfight*, qui filme chaque combat amateur dans une lumière crue, au néon, sur des rings miteux, suit pas à pas le chemin tracé par l'étalon italien.

Peut-on pour autant l'envisager comme la version féminine de *Rocky*? Pas si sûr. Certes, bien avant Hillary Swank, *Girlfight* faisait peser sur les solides épaules de Michelle Rodriguez, alors actrice non professionnelle, cette lourde responsabilité : faire exister une femme sur un ring. Mais une fois cet élément posé, le film s'en détache presque pour laisser Diana trouver sa place, comme Rocky avant elle par le sang, la sueur, les larmes... et l'amour (curieuse coïncidence, l'élu de son cœur s'appelle également Adrian). Car ce que souligne *Girlfight* est bien ceci : sur un ring, il n'y a ni femme, ni homme, seulement des boxeurs. Diana se fiche bien d'ailleurs d'exister en tant que femme, elle veut seulement exister.

Alors non, *Girlfight* n'est pas exactement un *Rocky* au féminin. Non pas parce qu'il ne s'embarrasse d'aucune perspective féministe, préférant manier l'évitement et l'esquive comme un boxeur, mais parce que *Girlfight* n'est pas un film sur la boxe féminine. Il est, beaucoup plus simplement, un film sur la boxe, art noble que la réalisatrice filme ici avec une passion non dissimulée dans toute son intégrité, tout son dépouillement. – Helen Faradji

